

Le climat de l'amour et de la haine

al-Balagh, 25 mars 1945

Ta colère n'a-t-elle donc pas encore atteint son terme ? Les hommes peuvent-ils donc haïr toujours, et punir toujours ?

Une question que le grand poète français Racine met, au dix-septième siècle, dans la bouche de Pyrrhus, fils d'Achille, adressée à Andromaque — celle qui avait empli son cœur d'amour, après qu'il eut empli le sien d'angoisse et de deuil. Car Achille, père de ce héros, avait tué Hector, l'époux de cette héroïne, et le héros lui-même avait détruit Troie, répandant sur son peuple mort et ruine, deuil et orphelinage, veuvage et désolation. La légende grecque ancienne en donna la plus magnifique des peintures, et le poète français en choisit un fil, qu'il dépeignit avec un art admirable dans sa tragédie immortelle, *Andromaque*.

Racine nous rapporte qu'Andromaque et son jeune fils étaient captifs de ce roi Pyrrhus, et que les Grecs craignaient que cet enfant, parvenu à l'âge d'homme, ne cherchât à venger son père, à recouvrer son trône, à relever son peuple de sa chute, et à rebâtir Troie sur ses propres ruines ; ils envoyèrent donc leurs ambassadeurs auprès de Pyrrhus, exigeant qu'il tuât l'enfant, ou le leur livrât pour qu'ils le tuassent eux-mêmes — et le roi l'eût très probablement fait, s'il n'avait aimé sa captive, et voulu la prendre pour épouse, rompant ainsi ses propres fiançailles avec la fille d'Hélène, celle pour qui la guerre de Troie elle-même avait été menée.

L'histoire est donc une lutte entre l'amour du roi pour sa captive, et la haine de la captive pour ce roi qui avait répandu tant de calamités et de ruines sur son peuple et sur sa patrie.

Je n'ai nulle envie de faire de cette histoire magnifique et immortelle le sujet même de ce texte — je veux seulement prendre cette question, que j'en ai tirée en tête de ce texte, comme préambule à toute une série de questions qu'aucun être pensant, doté de quelque culture et de quelque capacité de réflexion et de méditation, ne peut manquer de se poser, chaque fois qu'il lit ou entend ces nouvelles qui nous sont diffusées, depuis des années, chaque jour, sur la défaite et la victoire aux quatre coins du monde.

Troie était une petite cité, et la nation grecque qui la détruisit était elle-même une petite nation — et pourtant cette destruction devint la source d'œuvres littéraires immortelles, dans la plupart des grandes langues et des grandes littératures du monde, à travers les âges ; l'humanité en a vécu depuis, et il semble qu'elle en vivra jusqu'à la fin des temps.

Il ne fait aucun doute que les guerres modernes détruisent des villes d'une bien plus grande importance que Troie, d'une bien plus grande portée, et d'une influence bien plus profonde sur la civilisation. Mais parmi ces grandes villes, dont des dizaines sont détruites en une seule semaine, en est-il seulement une capable d'inspirer aux poètes et aux écrivains ne serait-ce qu'une fraction de ce que Troie inspira jadis aux poètes de la Grèce, de Rome et de l'Europe moderne ?

Cette semaine même, nous avons appris que cinq millions de Français n'ont plus de toit, et qu'environ trois millions de Français goûtent, en Allemagne, aux tourments de l'humiliation — qu'il s'agisse des prisonniers de guerre, de ceux conduits de force au travail en Allemagne, ou de ceux exilés de leur propre patrie pour avoir fait de la politique autrement que ne le souhaitaient les vainqueurs. Nous avons appris que les Français tués par la guerre elle-même, par les représailles, et par les raids de l'ennemi comme de l'ami, ne se comptent pas par dizaines de milliers, mais par centaines de milliers ; et que les villes détruites, les infrastructures ruinées, et les usines anéanties ne se chiffrent pas en centaines de millions, mais en milliers de milliards de francs.

Cette même semaine, nous avons appris que les Polonais ont perdu près du tiers de leur population ; c'est-à-dire près de dix millions d'êtres emportés par la guerre, par les représailles, par la faim, la misère, la maladie et la privation. Nous avons appris quelque chose de semblable pour les autres nations européennes que les Allemands avaient conquises puis dû abandonner ; nous avons appris que des Grecs mouraient par centaines, chaque jour, de misère et de faim, s'effondrant d'épuisement dans les rues d'Athènes et d'autres villes ; et nous avons appris ce que les Anglais, les Américains et les Russes ont offert au dieu de la guerre, en victimes et en sacrifices, en vies, en biens, en villes et en infrastructures.

Et nous voici maintenant, témoins de la roue qui tourne sur ceux qui triomphaient hier, et qui se retrouvent aujourd'hui vaincus : une misère indescriptible s'abat désormais sur l'Allemagne — non plus, disons-nous,

chaque jour, non plus chaque heure, mais chaque instant. Les villes allemandes sont rayées de la carte, effacées entièrement ; des dizaines, des centaines de milliers d'Allemands voient la mort se déverser sur eux depuis le ciel, jaillir sous leurs pieds, et les saisir de toutes parts à la fois.

On pourrait dire la même chose de l'Italie, et la même chose du Japon. La conséquence naturelle de tout cela, c'est que cette horreur, que l'esprit humain est incapable de se représenter ou de pleinement saisir, a couvert la terre entière, et couvert toutes les générations humaines, à des degrés divers selon leur proximité ou leur éloignement de la guerre, et selon qu'elles y ont pris part ou ont réussi à l'éviter.

Il n'est donc pas, parmi tous les cœurs humains, un seul cœur que la guerre n'ait touché de quelque trace de ses effets, petite ou grande. Et aucune de ces traces n'est de nature à susciter, dans le cœur, amour ou tendresse, ni à y répandre compassion ou affection — elles y suscitent, au contraire, la haine, et la rancœur sur la rancœur, et l'hostilité sur l'hostilité.

Nous avons entendu, hier, à la radio, que les Anglais présentaient leurs excuses aux Hollandais, leur offrant les regrets de leur gouvernement, de leur peuple et de leur armée, pour avoir, par erreur d'objectifs, fait pleuvoir sur leurs amis hollandais une souffrance douloureuse et une grande horreur. Puis nous avons entendu à la radio, également, que M. Churchill, avec son pessimisme bien connu, avertit le monde que l'Europe, après la guerre, sera exposée à des famines dont on craint qu'elles ne soient absolument écrasantes. Il est fort probable que ces famines ne se limiteront pas à l'Europe seule, mais qu'elles pourraient également survenir sur les autres théâtres de la guerre, en Extrême-Orient, où le feu de la guerre couve depuis plus de huit ans maintenant.

Puis nous sont parvenues des nouvelles selon lesquelles les vainqueurs eux-mêmes, Anglais et Américains, subissent, ou commencent à subir, la misère et la privation qu'exige cette guerre longue et violente. Quant à ce qu'en subissent les Russes, la chose est trop manifeste, trop connue, pour avoir besoin d'être décrite ou détaillée.

Des conférences se réuniront pour établir et organiser la paix, et pour réparer ce que la guerre a corrompu dans les affaires politiques et économiques ; des efforts considérables seront déployés pour reconstruire ce qui fut ruiné, relever ce qui fut détruit, et faire reflourir ce qui fut laissé stérile — et l'humanité obtiendra, de tout cela, ce qu'elle

obtiendra, ou n'obtiendra pas. Mais la seule chose pour laquelle aucune conférence ne se réunira jamais, et qu'elle ne pourrait jamais obtenir même si elle s'y employait, c'est le remède à cette haine désormais installée dans tous les cœurs, l'effacement de cette hostilité désormais répandue dans toutes les âmes, et la disparition de cette rancune qui coule désormais dans les veines avec le sang lui-même.

Il suffit d'écouter ce que diffuse à la radio n'importe quelle nation belligérante, et de lire ce qu'impriment ses journaux, pour être pleinement convaincu que le monde, aujourd'hui, ne vit pas d'amour, mais de haine ; qu'il n'agit pas par sympathie et compassion, mais par éloignement et hostilité mutuelle, par jalousie et par cette peur mortelle qu'on se transmet les uns aux autres. Même ceux qui coopèrent entre eux pour obtenir une victoire éclatante, ou éviter une défaite écrasante, ne fondent pas cette coopération sur une amitié sincère ou une affection véritable, mais sur des intérêts immédiats, sur la prudence à l'égard de l'avenir, sur les leçons tirées du passé, et sur tout ce que l'expérience et l'enseignement leur inspirent de méfiance et de précaution — et sur des langues qui déclarent une chose, tandis que les cœurs en dissimulent une autre.

Il ne fait aucun doute que l'Allemagne ne fut jamais réellement loyale envers ses propres alliés ; aucun doute que les vainqueurs d'aujourd'hui se méfient les uns des autres, et se surveillent mutuellement avec attention ; aucun doute que ce ne sont ni l'amour ni la sécurité qui gouvernent les affaires du monde en ces jours, mais bien la haine et la peur qui dominent tout ce que les puissances arrangent entre elles.

Et cela ne se limite pas aux relations entre États et entre peuples ; cela s'étend au-delà, aux relations entre les diverses communautés d'une même nation, et entre les individus d'une même communauté ; les nations victorieuses comme les nations vaincues se trouveront, un jour, libres de réparer leurs propres affaires, et de relever ce qui s'est effondré de leur propre édifice.

Les partis se diviseront, et les communautés s'affronteront, sur la manière de relever cet édifice écroulé et d'organiser ces affaires enchevêtrées. Quant à la ruse des uns envers les autres, leurs manœuvres réciproques, la préférence de chacun pour son propre bien, et le souci de chacun de s'assurer la plus grande part possible de confort, d'aisance et de bien-être — voilà une chose que nous constatons chaque

jour, et observons en tout lieu. Le marché noir en est peut-être la preuve la plus manifeste.

Ces images sombres et ténébreuses laissent, dans le cœur des hommes, en se présentant, des effets tout aussi sombres et ténébreux, leur dépeignant la vie présente comme la vie future sous un jour laid et répugnant, si bien que les cœurs s'en trouvent oppressés, et que les âmes s'en détournent ; et ceux qui les voient disent que celui qui présente de telles images est un pessimiste, épris de pessimisme et s'y complaisant à l'excès — pourquoi ne s'épargnerait-il pas de telles opinions funestes sur la vie et sur les vivants ? Pourquoi nous accable-t-il de ce pessimisme haïssable, sans nous soulager en nous faisant oublier un peu de ces douleurs, sans nous distraire un peu de ces malheurs ? Les peines et les fardeaux de la vie que nous connaissons déjà ne suffisent-ils donc pas à notre propre détresse, à notre propre angoisse, pour que les écrivains doivent nous en présenter davantage dans les textes mêmes qu'ils nous diffusent ? Et c'est exactement là ce que je voulais atteindre, en présentant toutes ces images sombres et ces réflexions déplaisantes. Je voulais en venir à cette question : que produira, en fait d'effets littéraires, cette vie que les hommes vivent aujourd'hui — et qu'ils vivront demain, et après-demain — dans ce que les écrivains composeront en vers et en prose ? Produira-t-elle une littérature sombre et ténébreuse, comme celle d'Abou al-'Ala' [al-Ma'arri] ? Ou une littérature lumineuse et souriante, comme celle que nous lisons des époques les plus favorisées par le calme et la stabilité ? Ou une littérature dissolue et décadente, comme celle d'Abou Nouwas et des poètes de son espèce ? Ou produira-t-elle toutes ces littératures à la fois, les présentant toutes aux hommes, pour que chacun choisisse celle qui convient à sa propre nature, à son propre tempérament, et à son propre besoin de divertissement ou de gravité ?

En un mot : quel pourrait être l'effet de cette vie sombre sur la littérature de demain ? Allons-nous vers une littérature d'optimisme et de sérénité, ou vers une littérature de pessimisme et d'oppression ?

La logique de la raison nous laisse croire que nous allons vers un tempérament littéraire empreint de beaucoup de pessimisme, dont la source est cette horreur à laquelle nous avons été soumis, et ces traces répugnantes qu'elle a laissées parmi nous — mais empreint aussi de beaucoup d'effort, dont la source est que la vie des hommes n'est jamais entièrement dépourvue d'espoir, et que leur existence serait insupportablement étroite, si leur espoir n'était aussi vaste que le dit l'ancien poète.

Les hommes reprendront donc leur vie nouvelle, affligés par ce qui fut, mais sans désespérer de la réforme, ni renoncer à la capacité de réparer ce qui a été perdu ; et la littérature de demain sera le reflet de la vie de demain, empreinte à la fois d'un pessimisme sombre et d'un sérieux résolu. Ainsi, du moins, nous le laisse croire la logique de la raison.

Mais la logique du monde — comme le dit notre ami Ahmad Amin — nous présente d'autres images, en totale contradiction avec celles-ci, images qui pourraient bien trouver, dans la raison même, matière et justification. Il est naturel, certes, que nous nous affligions, que nous nous alarmions, et que nous devenions pessimistes devant toute cette horreur. Mais la mémoire humaine est courte, et les désirs humains la dépassent en durée ; et l'intérêt personnel exerce sur la vie humaine un empire bien plus grand que la raison. Les hommes s'affligeront, mais auront besoin de se distraire de cette affliction ; les hommes deviendront pessimistes, mais auront besoin de se libérer de ce pessimisme ; leurs appétits se révéleront plus forts que leur raison, leurs espoirs porteront plus loin que leurs actes, leurs passions seront plus indomptables que leur capacité à les contenir — et ils demanderont à la paix de leur faire oublier la guerre et ses horreurs, par les plaisirs qu'elle leur offrira, des plaisirs qui les dédommageront d'une partie de ce qu'ils ont perdu aux jours de misère et de privation, qui les distrairont de la misère et du malheur qu'ils continuent d'observer autour d'eux, et qui les aideront à soutenir l'effort de réforme et de renouveau qu'ils entreprendront.

La France ne fut jamais aussi frivole que durant les jours de la Révolution, poussée à cela par le désespoir, et par l'épuisement, dans certains milieux, de tous les plaisirs que la vie pouvait offrir ; poussée à cela, aussi, par l'espoir et le désir de se distraire de tout ce qui brise la volonté et affaiblit les cœurs parmi les malheurs et les horreurs. Et l'Europe ne fut jamais aussi frivole qu'après la précédente guerre, poussée à cela par ce qui avait poussé la France à la frivolité aux jours de sa propre Révolution.

Ce fut, en apparence, l'une des choses les plus étranges, et pourtant, dans la réalité des faits, l'une des choses les plus conformes à la nature humaine, que ce que nous savions, après la précédente guerre, des catastrophes qui avaient frappé l'Europe, et ce que nous observions, en elle, au même moment, de manifestations de frivolité et de dissipation, de scènes de licence et de vertige.

L'Europe produisit, après la précédente guerre, une littérature de pessimisme et de deuil, mais elle mérite à peine d'être mentionnée, comparée à la littérature souriante et frivole que l'Europe produisit entre les deux guerres.

Et ceux qui furent témoins de l'après-guerre en Égypte, qui virent naître notre révolution nationale et le grand mal qu'elle révéla, se souviennent peut-être que les Égyptiens ne rirent jamais autant qu'ils rirent en ces jours moroses, et que la littérature sérieuse et rigoureuse ne connut jamais la popularité et l'engouement que connut la littérature de plaisanterie et d'humour — dans le théâtre de Kishkish Bey, dans les chansons populaires, et dans les journaux satiriques hebdomadaires — et que l'Égypte ne reprit une littérature sérieuse qu'après que la révolution se fut quelque peu apaisée.

Il est fort probable que les choses se dérouleront, après cette guerre, comme elles se déroulèrent après la précédente : les hommes se tourneront vers le divertissement, et s'y adonneront avec excès — ils ont d'ailleurs déjà commencé à le faire, avant même que la guerre n'ait déposé son fardeau — et les écrivains produiront pour eux une littérature adaptée à leur propre besoin de divertissement, et de repos loin du sérieux. Mais combien de temps les hommes auront-ils besoin de ce repos, et de ce divertissement et de cette distraction qu'il exige ? Et quand reprendront-ils une vie de sérieux et de rigueur, pour que la littérature produise à nouveau pour eux une littérature sérieuse et rigoureuse ?

Quant à ce qui se passa après la précédente guerre, ce repos se prolongea si longtemps, et fut poussé à un tel excès, qu'il faillit devenir un trait fixe du caractère européen — assez longtemps, en tout cas, pour que l'Allemagne pût se préparer, se tenir prête, et se relever pour se venger, surprenant entièrement les vainqueurs par cette seconde guerre. L'Europe, donc, se reposa et se divertit vingt années durant après la précédente guerre. Quant à ce qui se passera après celle-ci, nul ne peut prédire si le besoin du monde de repos, et de tout le divertissement et la distraction qu'il exige, sera court ou long — mais un écrivain peut du moins prédire que la littérature que produira la vie du monde dans les quelques années à venir sera une littérature de divertissement et de distraction, plus riche en éclat superficiel et en sourires passagers qu'en patience, en réflexion, ou en cette profondeur qui rend possibles le véritable renouveau et la véritable reconstruction.

Je ne pense pas que les choses, dans les pays arabes, différeront grandement de ce qu'elles seront en Europe et en Amérique : nos propres générations d'hommes mûrs et âgés sont fatiguées et épuisées, et nos propres jeunes générations sont désorientées et confuses, encore à la recherche d'elles-mêmes, leurs propres buts ne leur étant pas encore apparus clairement — et il leur faudra du temps avant que ces buts ne s'éclaircissent. Si je ne me trompe, le monde passera dix années, plus ou moins, à savourer une littérature hésitante et incertaine, prise entre un passé dont il s'est déjà lassé et un avenir aux repères encore flous, écrite pour des lecteurs dont les nerfs ont déjà été usés par les horreurs et les fardeaux de la guerre — des lecteurs qui ne veulent que se distraire, oublier, et trouver, dans ce qu'ils lisent, de quoi s'oublier eux-mêmes, et se procurer quelque consolation. Or, la littérature produite dans de telles circonstances n'est jamais celle qui saura durer, résister aux événements, ou aider à bâtir le monde nouveau.

Ah, que ne sais-je ! Quelles œuvres littéraires, parmi tout ce qui fut produit entre les deux guerres, méritent vraiment de durer ? Et que ne sais-je encore ! Qu'est-ce donc qui empêcha la précédente paix d'atteindre les fins mêmes pour lesquelles elle avait été établie ? Ne pourrait-il pas être que la précédente paix fut établie par des vieillards, sur le fondement fragile d'une littérature dont l'époque même touchait déjà à sa fin ?

La paix à venir, alors, sera établie sur un fondement semblable ; des vieillards l'établiront sur le fondement fragile de cette même littérature dont les hommes ont vécu, troublés, désorientés et divisés, jusqu'à ce qu'éclate cette guerre.

A-t-il donc été décrété que cette génération d'hommes ne connaîtrait jamais ni quiétude, ni sécurité, ni stabilité ?